

*Il n'était pas la Lumière, mais il était envoyé pour rendre hommage à la Lumière.*

(Saint-Jean, I.)

I.

Le soir vient sur la falaise et sur les prés. Il glisse vers les eaux de l'Aveyron. En face, de l'autre côté de la rivière, la robe du soleil monte lentement vers les sommets. Une buse se balance dans le bleu, au-dessus des crêtes douces. La fin d'un jour d'été. Les chênaies se dorent dans la dernière lumière. Ce sont de petits chênes mais avec la distance, on ne sait pas. On ne voit qu'un vaste rideau de feuillages, des verts mêlés de mauve et de chrome, et de-ci, de-là, les pointes carmin de quelques cerisiers sauvages pressentant l'automne.

Mohammed quitte la cimenterie, il traverse la route goudronnée, il s'arrête dans l'herbe poussiéreuse et regarde la rivière en contrebas. Les espadrilles de Mohammed sont blanches comme l'herbe et sa peau brune est marquée de rides blanches. Autour de ses yeux noirs, un étrange quadrillage blanc. La poudre de calcaire, la poudre de ciment.

Derrière Mohammed se dressent la fabrique et, plus haut, les carrières couleur de neige et de coquille d'œuf. La nuit s'approche des pierres nues. Les doigts légers de l'ombre vont bleuir ces cailloux déserts et toutes ces pentes poudrées de farine pierreuse. Dans la nuit pleine, quand les moteurs seront

silencieux, quand tous les ouvriers auront quitté la fabrique, quand la poussière de l'air se sera déposée, tout cela deviendra un royaume de lune et de marbre, un palais qui ressemble à certaines histoires du sommeil : sans un homme vivant, sans herbe, sans chaleur ni soif.

En bas, coule l'Aveyron. D'ici, on entend à peine la chanson de l'eau. L'herbe lutte longtemps contre la poussière. Aux abords de la cimenterie, elle ne peut pas résister. Et les longues ronces qui entremêlent leurs tiges farouches sur ces pentes, demeurent couvertes de cette poudre âcre. Peu à peu, à mesure qu'on approche de l'eau, le vert revient, d'abord pauvre et timide.

Mohammed tourne le dos au village et se dirige vers la maison de M. Delmas. Il pourrait suivre la route goudronnée mais il préfère le sentier maigre qui s'allonge obliquement jusqu'à rejoindre le chemin du bord de l'eau.

Cette nuit, quand Mohammed reviendra vers le village où il couche, il empruntera une nouvelle fois le chemin de l'eau. Alors, suivant le temps, ce sera le noir d'encre et les murmures veloutés de la rivière contre les berges et les rocs ou bien la grande blancheur de lune. La lune baigne le sable du chemin, les feuilles dentées des châtaigniers, des noisetiers. La rivière est pleine de plats d'argent où sautent les poissons. Souvent, au creux d'un buisson, surgit le bijou d'un ver luisant. Et quand Mohammed approche ses mains de ce feu vivant et froid, la clarté de la bête fait naître les deux mains de l'Algérien. Elles sortent des ténèbres. La lumière d'émeraude semble se déposer sur les paumes noires quadrillées de blanc. La poudre de ciment, de calcaire.

Mohammed marche le long de l'eau. Des branches s'égouttent. La rosée coule le long des tiges et va choir dans la rivière. Un rat se promène mystérieusement. Les nocturnes chassent. Le grelot mélancolique d'une chouette passe sur la vallée. Une nuit de la semaine passée, il y eut un vol d'éphémères. Ils s'abattent sur les bords de l'eau, pondent et meurent. Leurs menus cadavres blancs s'entassent et flottent. Les poissons sautent de tous côtés. Demain, les poissons seront gorgés et les pêcheurs ne prendront rien. Mohammed alluma une cigarette. Aussitôt, les éphémères se précipitèrent vers la flamme. Mohammed tenait l'allumette dans ses doigts et il sentait des dizaines et des dizaines de ces ailes fines qui caressaient sa peau. Ils vinrent jusqu'à son visage, sa bouche, son cou.

À la hauteur de la cimenterie, Mohammed remonte vers la route goudronnée. C'est le silence sur les fours blanchis. Les moteurs dorment. On n'entend plus les claquements mous des courroies marquant les grondements des machines à broyer.

La route s'allonge sous les platanes. Voilà la maison du contremaître. Encore un morceau de route, puis la gare, une petite gare où l'on vient charger les sacs de ciment, puis le village. Encore un morceau de route puis la grange de M. Carsalac où dort Mohammed.

M. Carsalac s'en venait acheter du ciment. Le contremaître lui a dit : « Celui-là cherche un coin pour coucher, n'importe quoi, pas trop cher. » Il montrait Mohammed du menton.

M. Carsalac est grand, gros, rouge, presque chauve, les sourcils broussailleux, les yeux petits et d'un noir très vif. Il s'est enrichi avant-guerre dans le commerce des chevaux. Maintenant il s'est retiré. Il a quelques vignes, un peu de terre qu'il fait travailler. Il a le rire facile, il boit volontiers un coup. Ce n'est pas le mauvais homme, comme on dit.

Il a regardé l'Algérien et lui a tapé sur l'épaule. « Tu peux te loger dans ma grange du bout du village. Il y a un coin là-haut, à côté du foin où tu peux t'arranger une piaule. Une condition, monz'ami ! Pas de bougie, pas de lampe à pétrole ! Sinon, tu me fais tout flamber, macarel ! »

Mohammed a hoché la tête et a remercié. M. Carsalac lui a même offert une vieille lampe de poche avec une pile en état. Et il lui a promis de lui procurer une autre pile. Pour le paiement, on s'arrangera. Mohammed viendra pelle-verser le jardin de M. Carsalac ou scier quelques stères de bois...

Affaire conclue, monz'ami ! Dans la grange, à côté du foin, séparée de l'herbe par une mauvaise cloison de planches, il y a comme une pièce sous la charpente où Mohammed s'est installé un lit. Une couverture sur deux brassées de foin, une caisse pour les souliers, le savon, le rasoir, un clou pour la serviette, un autre pour le costume du dimanche, voilà le logement de Mohammed. La grange est couverte de bonnes tuiles. L'hiver, il y fera peut-être froid ; en attendant, il n'y pleut pas.

Mohammed marche vers le sommeil. La lune roule sur les collines. La lune rôde dans l'eau et sur les longs rochers lisses qui crèvent de-ci, de-là la surface de l'Aveyron. Un vent tranquille berce les chênaies. La nuit sent la menthe.

Voilà les pays de Mohammed : la cimenterie, la route goudronnée, le village muet, la grange solitaire, puis les rives bordées de noisetiers et d'ormeaux, de frênes et de saules, puis à l'autre bout de la route, la maison de M. Delmas où Mohammed s'en va travailler deux ou trois fois par semaine. Il y mange et il s'en revient chez lui.

En général, au moment d'atteindre la grange de M. Carsalac, Mohammed s'arrête et il s'assied au bord de la route, au pied d'un platane. Quelque chose s'agite dans le fond de la nuit. La terre gronde lentement. Il faut savoir l'écouter. Le grondement prend de la force. Tout à coup, sur la droite, la vallée s'illumine. On voit des chênes, des poteaux sortir du noir. La rivière même en est éclairée.

C'est le train de Paris. Il traverse la vallée à toute vitesse. Mohammed regarde les lumières des compartiments et les têtes minuscules des voyageurs entassés.

Rien n'est plus doux que ces nuits d'été. Le vent est comme une femme large et noble qui vient vers vous en ouvrant ses bras. Les bras sentent la pomme et l'herbe mouillée. Ils sont chauds sans chaleur et frais sans froidure. Ils s'insinuent par la chemise ouverte, jusqu'à la poitrine, jusqu'au cœur. Les grillons invisibles, c'est la jupe de cette femme frôlant les prairies, les rumeurs de l'eau sur les rocs et les rives, les colliers et les bracelets dont le tintement accompagne les froissements de cette robe.

